

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

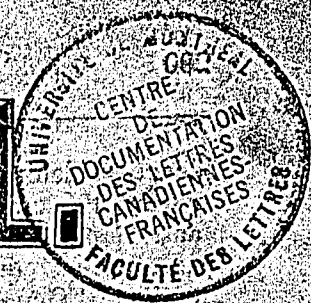
Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

054  
M543

Canadienne

# LE MENEESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 24 OCTOBRE, 1844.

No. 19.

SOMMAIRE.—LES AILES D'UN ANGE,  
(Poésie); LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE,  
(Suite); UN DRAME SANGLANT.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.  
ÉPISE DE LA GUERRE DES ANTILLES EN 1809.

(Suite.)

## II.—LE SAUT-DU-CARBET.

### Poesie.

(Pour le Ménéestrel.)

#### LES AILES D'UN ANGE.

A vos traits d'ange, à vos prières  
Je croyais, ainsi qu'à vos pleurs;  
Vers vous j'abaissai mes paupières,  
Et je partageai vos douleurs.  
Le banni loin de vous les ombres trop cruelles  
Dont vos jours étaient accablés,  
Alors... vous publiez vos ailes  
Mon bel ange d'amour !... quoi ! vous vous envoliez ?  
Ne vous souvient-il plus encore  
De nos beaux jours tous filés d'or ?  
Bonheur qui, depuis son aurore,  
N'avait pas eu de nuit encor !  
Quand sous ces mêmes cieux, mes accents trop fidèles  
Suivirent vos chants isolés,  
Je vis sur moi s'ouvrir vos ailes ;  
Mon bel ange d'amour !... quoi vous vous envoliez ?  
Oh ! contre mon âme brisée  
Votre cœur voulut-il s'armer ?  
Eûtes vous jamais la pensée  
Qu'on peut mourir de trop aimer ?  
Vous me parliez souvent d'amitiés éternelles,  
Et, malgré moi, les sens troublés,  
Je ne songeais pas à vos ailes  
Mon bel ange d'amour ! ah ! vous vous envoliez !

BENEDICT HENRI REVOIL.

New-York, 1844.

Le lieutenant distinguait l'écume bouillonnante du torrent à travers les masses du feuillage où se croisaient, dans un fouillis inextricable, des fougères arborescentes au gracieux éventail, de gigantesques fromages dont les rameaux épineux barraient souvent la route, des gommiers droits comme des mâts, tout chevelus de plantes parasites et d'où pendaient, ainsi que des cordages, de longues lianes oscillant dans la profondeur du précipice.

La mulâtresse, fidèle peut-être à quelque injonction de sa maîtresse ou n'obéissant plutôt qu'à l'impulsion d'un caractère naturellement contrariant, s'obstina à ne répondre à aucune des questions que lui fit Kerguelen relativement à mademoiselle de Pree; mais en revanche, comme elle était aussi bavarde que malicieuse, elle s'empressa, tout en cheminant, de l'entretenir d'une foule de choses qui lui étaient parfaitement indifférentes.

Entre autres questions, elle lui demanda en riant s'il avait toujours aut de peur des serpents qu'autrefois; cette allusion fit monter le rouge au visage de l'officier, car il se rappela de quelle irrésistible terreur il s'était senti saisi chaque fois qu'il s'était aventuré à travers les halliers de la Martinique, infestés, comme on sait, par un reptile formidable qu'on nomme vipère ser-de-lance, à cause de la forme triangulaire de sa tête, et dont la morsure venimeuse est presque toujours mortelle. Même en cette occasion, ce fut en hésitant que le jeune Européen mit le pied dans l'étroit sentier hérissé d'une herbe touffue et vigoureuse, flanqué d'épais fourrés qui semblaient autant de repaires

de ces hideux reptiles. Mais il s'enhardit en voyant l'assurance insouciant de son guide, aussi familiarisé avec les dangers des forêts américaines, que lui-même était aguerri aux périls de l'Océan. Elle marchait la première en chantant avec une prétention de dilettanti, la romance du *Beau Dunois*, nouvelle alors, étrangement défigurée dans le patois du pays.

Au bout d'une demi-heure environ de marche à travers les bois, la mulâtresse tourna subitement à gauche et prit une *trace*, comme on nomme aux colonies ces sentiers imperceptibles à un œil moins exercé que celui des habitants. Les arbres se resserrèrent et formèrent une voûte de lianes et de fougères que les voyageurs ne percèrent qu'avec peine, mais qui, au bout de cinq minutes, s'éclaircit tout à coup pour découvrir un tableau d'une sublimité si pittoresque et si sauvage que l'admiration, jointe à la pensée du bonheur qui l'attendait, fit promptement oublier à Kerquelen ses premières répugnances.

C'est surtout sous la zone torride, au sein de ces îles animées du soleil, qu'il est émouvant de s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts primitives; c'est dans les entrailles de cette nature gigantesque et vierge des regards de la science, qu'on peut surprendre, dans ses mystères les plus secrets, l'hymen du ciel avec une terre inépuisable et provoquée par une fécondation incessante à des prodiges de vie et de végétation. Mais cette nature fière et énergique ne dévoile ses trésors qu'au voyageur intrépide qui brave pour les connaître la fièvre de ses marais, la fatigue de ses mornes abruptes, les mille dangers de ses solitudes peuplées de monstres malfaisants, et quant à l'habitant ignorant et à demi-sauvage des savanes, ces tableaux lui sont trop familiers pour qu'il s'arrête à les contempler.

Aux pieds du jeune officier s'ouvrait comme un immense entonnoir, un ravin formé par une enceinte semi-circulaire de rochers, du haut desquels s'élançait, d'un seul jet, comme une arcade de cristal, la rivière du Carbet, formant ainsi ce qu'on appelle *un saut* dans le langage créole. Le fond de ce gouffre n'était cependant qu'un des degrés d'où bondissait le torrent, après s'être arrondi en une nappe d'eau limpide au fond de son bassin de pierre, il reprenait sa course, jaillissait à cinquante mètres plus bas, et franchissait ainsi, par étages, le flanc des montagnes, depuis la région des nues où il se

formait, jusqu'aux profondeurs de l'Océan, vers lequel il roulait à travers la solitude, toujours écumeux et voilé.

Les rochers dressés autour du bassin, se superposaient en larges blocs triangulaires comme des bastions, ou s'élançaient en fûts comme les colonnes d'une cathédrale. Leur cime était couronnée d'un treillis confus d'arbres de toutes espèces, d'où surgissaient les troncs noueux des gommiers, et les cierges déliés des palmistes balançant leurs évantails comme une dentelle noire à la surface du ciel rose. D'en bas, Kerquelen voyait courir dans cette brillante ouverture du firmament, de larges avalanches de nuages orangés, et leur reflet éclairait le fond du ravin d'une teinte fauve et crépusculaire, qui ajoutait à la tristesse de ce lieu mélancolique. Au détour du sentier en zigzag, par lequel l'officier descendit au fond du ravin, un immense massif de bambous de quatre-vingt pieds de hauteur, dont les principales tiges égalaient la grosseur du corps d'un homme, projetait en panache son feuillage duveté, semblable à un feu d'artifice ou aux piliers d'un de ces temples que les peuples antiques de l'Inde ont sculptés dans les flancs de l'Himalaya. Des interstices du roc jaillissaient des touffes de racines décharnées, des bouquets de cactus bleuâtres aux fortes lames armées d'ongles acérés; à la surface lisse des blocs de lave, rampaient des karatas ouvrant leurs délicates pétales de pourpre; des balisiers à la fleur sanglante, précipitaient en cascades de verdure, du haut de la falaise, leurs palmes de trois pieds de long, vernissées et miroitantes; et d'énormes *pois sabres* balançaient au bout des lames leurs cosses pesantes qui s'entrechoquaient au souffle intermittent de la brise, mêlant au fracas continu du torrent des sons semblables à des éclats de rire partis du fond des bois.

A ce tumulte des eaux, à ces bruissements du feuillage, un seul être vivant joignait sa voix, c'était le siffleur des bois qui lançait par intervalle ses trois notes lentes et mélancoliques.

Quand le jeune marin s'arrêta au fond du ravin, un c'yali au long cou d'azur et aux ailes jaunes partit, auprès de lui, de la touffe de bambous avec un cri douloureux, et traversa l'espace en ligne droite pour aller se perdre dans les massifs touffus de la pente opposée. Zaza joignit les mains et fit un signe de croix.

— Jésus-Marie ! Seigneur, ça bien mauvais

signe, maître ! il va nous arriver quelque malheur ici.

Kerguelen, sans faire attention à ces paroles, chercha autour de lui dans le ravin, Mlle. de Prée n'y était pas encore.

—Mamzelle ne va pas tarder, dit Zaza en s'installant sur un fragment de rocher et en arrangeant les plis de sa jupe rayée autour d'elle ; c'est l'heure où monsieur descend au moulin. C'est égal, il est bien désagréable d'être obligée de venir si loin et de se cacher dans ce vilain trou pour n'être pas vu par lui, mais il est si fin et si méchant, et M. Guibert, l'économiste, est si rapporteur !...

Kerguelen s'assit aussi, mais, sans pouvoir s'en rendre compte, il se sentait saisi d'une sensation de terreur étrange : cette nature si différente de celle d'Europe l'écrasait et il se voyait comme petit et faible aux mains d'une puissance invisible. Enfin le pas d'un cheval retentit au-dessus de leurs têtes. Une robe blanche courut comme un rayon de la lune, à travers l'épaisseur du taillis, et une brillante apparition vint éclairer l'obscurité naissante du ravin.

Aussitôt qu'elle aperçut le jeune officier, Mlle. de Prée, par un mouvement spontané, accourut vers lui et tendit ses deux mains qu'il saisit et couvrit de baisers. Le pauvre garçon fut longtemps avant de pouvoir articuler un mot ; son amie, non moins émue, le considérait d'un œil humide, et cherchait sur son front les changements qu'y avaient apportés le temps et les soucis de deux années d'absence. De son côté Kerguelen, en étudiant les traits de la jeune créole, s'aperçut avec douleur que la pâleur dorée de ses joues avait pris une teinte plus mate et qu'un léger cercle bleu, symptôme de souffrance, creusait l'orbite de son œil noir et limpide.

Céline de Prée était une grande et belle demoiselle d'environ vingt ans, plus remarquable par l'élégance et l'irréprochable proportion de toute sa personne que par la régularité idéale de ses traits. L'antique présentait sans doute une rectitude plus parfaite dans la coupe du profil ; l'ovale de cette figure créole ne réalisait peut-être pas la pureté de celui des madones de Raphaël, mais la souple cambrure de sa taille déliée, les contours fermes, riches et harmonieux de son cou et de ses épaules, la forme choisie de ses pieds et de ses mains eussent défié les marbres les plus divins de la Grèce ou de

Rome. Une indomptable fierté trônait sur son front développé, mais ses paupières pensives laissaient échapper des éclairs voilés, ardents reflets de son âme. En ce moment, vêtue comme elle l'était d'une longue robe blanche où frissonnait le vent, coiffée d'un simple chapeau de paille d'où s'échappaient en profusion les boucles soyeuses de ses cheveux chââns la beauté de la jeune fille, empruntait à son simple costume ainsi qu'à la sauvage nature qui l'encadrait un puissant caractère d'étrangeté et de poésie.

Elle s'assit sur une pierre à côté de Kerguelen, et, après l'échange rapide des premières questions, elle entama le récit des persécutions qu'il lui fallait subir pour garder à son ami la foi promise. Les plaintes se convertirent insensiblement en regrets, les doux souvenirs du passé se confondirent avec le bonheur présent, puis les protestations, les tendres serments furent renouvelés avec une ferveur de sincérité qui pourra faire sourire quelque cœur désillusionné, mais qui n'avait cependant rien d'extraordinaire dans la bouche de ces deux jeunes gens. Tous deux étaient doués d'une imagination également vive et ardente, tous deux s'étaient nourris, l'un dans les solitudes de l'Océan, l'autre au fond des mornes d'une île américaine, des rêveries exaltées qu'enfantent l'isolement et le spectacle des sublinités de la nature. Tous deux, étrangers aux calculs et au scepticisme du monde, étaient énergiques et braves : l'un habitué à combattre les hommes et les éléments dans la lutte la plus téméraire qu'un mortel puisse entreprendre ; l'autre, accoutumé à dompter les coursiers fougueux, à franchir les précipices, à braver les dangers de sa sauvage patrie. Aussi leur foi l'un dans l'autre était sans bornes ; jamais confiance ne fut plus complètement échangée, et jamais en même temps l'amour ne se montra plus naïvement dévoué, plus timidement respectueux que dans cette entrevue où les deux amants n'avaient pour témoins que la fidèle Zaza, assise discrètement à quelques pas d'eux.

Kerguelen, retrouvant la parole, exhala la passion de son cœur loyal, avec l'éloquence tumultueuse d'un homme que n'a point gâté l'afféterie pédantesque des beaux parleurs de salon. Céline prêtait l'oreille à cette douce musique qui répondait à toutes les vibrations de son âme, les yeux baissés, elle fouillait en silence, avec le bout de sa pantoufle, le sable déposé à ses

pieds par l'eau du torrent. Elle soupira profondément lorsque son ami lui annonça son départ pour le lendemain et parla avec tristesse de l'incertitude du retour. A la pensée des dangers, de la mort qui pouvait les désunir, leurs mains se rencontrèrent et frissonnèrent l'une dans l'autre.

— Si vous mourez, Pierre, dit la jeune fille, je resterai votre veuve, je vous le jure ; mais vous vivrez, n'est-ce pas ? Promettez-moi d'être prudent, de ne pas vous exposer. Il n'y a guère d'espérance que nous puissions nous marier d'ici longtemps ; mon père est toujours bien venu contre cette union. Mais tôt ou tard je serai ma maîtresse, et que je vous retrouve tel que vous êtes aujourd'hui, alors nous pourrions être heureux !

Kerguelen, transporté, s'approcha vivement pour serrer sur son cœur celle qui lui consacrait son existence avec tant de dévouement et de simplicité. L'obscurité augmentait rapidement et jetait un voile mystérieux sur le feuillage qu'étoilaient çà et là les mouches à feu de leurs verdâtres étincelles. Soudain la lune se leva derrière la frange noire des palmiers et regarda curieusement au fond du ravin, comme pour épier les adieux des amants.

Céline se leva, et sa robe flottante, sa pâle figure levée au ciel où ruisselait la lumière, lui donnaient l'air d'une druidesse inspirée.

Ils se promenèrent ensemble au bord du bassin, elle suspendue à son bras, humectant leurs joues brûlantes à la poussière humide du torrent. Invitée par le calme de la nuit, Céline, évoquant les premiers souvenirs de ses amours, chanta alors d'une voix pure et timbrée cet air touchant, chéri des créoles, que Kerguelen se plaisait à répéter durant les veilles de la traversée.

Cher z'ami moi to qu'allé parti,

To qu'allé parti pour Sainte-Alousie !... etc,

Quand elle finit le second couplet, ils pleuraient tous deux ; elle tendit la main à Kerguelen ; il fallait partir, l'heure depuis longtemps était écoulée, et les deux amants, les doigts entrelacés, se dirigèrent vers le sentier. Le massif des bambous interceptait les rayons de la lune, et jetait sur les halliers une obscurité profonde ; de temps en temps la brise, en y passant, leur faisait rendre des plaintes et un aigre cliquetis. Le jeune marin marchait le premier, il tendait la main vers Céline pour l'aider à avancer ; au moment où elle s'y appuyait pour franchir un

amas de branchages desséchés, elle poussa un cri perçant et chancela ; elle serait même tombée en arrière, si Kerguelen ne l'avait retenue avec force. Comme il s'élançait vers elle, quelque chose d'énorme et de rampant glissa rapidement entre ses jambes et faillit le faire tomber ; il reçut entre ses bras Céline à moitié morte, qui lui dit d'une voix éteinte :

— Je suis piquée... Un serpent !

La mulâtresse qui suivait Mlle. de Pree, se mit aussitôt à pousser des cris de désespoir qui remplirent les environs. Épouvanté, ne sachant que résoudre, Kerguelen voulut lui imposer silence, mais elle l'apostropha violemment en l'accusant d'être la cause du malheur de sa pauvre maîtresse ; Céline, glacée d'effroi et de douleur, se laissait aller sur l'épaule de son ami, et ne pouvait faire un pas. Les secours étaient tous éloignés, et cependant il n'y avait pas un moment à perdre. L'action du venin est si foudroyante que quelques minutes d'irrésolution pouvaient tuer l'ange qui reposait sur son sein. Le jeune homme l'enleva sans balancer, et se mit à gravir précipitamment la pente escarpée du ravin. Les hautes herbes, les halliers touffus, les branches jetées en travers du sentier, arrêtaient à chaque pas sa marche ; mais une exaltation désespérée soutenait son courage et redoublait sa force. Dès qu'il eut atteint le haut de la falaise, il se mit à courir devant lui, au hasard, tant la douleur égarait ses sens ; enfin l'épuisement et les cris de Zaza l'obligèrent à s'arrêter, et il s'assit sur un tronç renversé au bord du chemin, en serrant étroitement son trésor contre son cœur.

— Vous allez vous tuer, mon ami lui dit Céline d'une voix altérée, mettez-moi à terre, je vais essayer de marcher.

— Non, non, prends garde, s'écria le jeune homme en promenant un œil égaré sur les fougères qui croissaient à l'entour, il y a encore des serpents ici, peut-être celui-là nous poursuit-il encore ! Et il la saisit pour s'enfuir de nouveau.

Mlle. de Pree résista et essaya de faire quelques pas ; mais soit terreur, soit faiblesse, elle ne put continuer et se laissa tomber de nouveau sur l'épaule de Kerguelen en versant un déluge de larmes. En ce moment la mulâtresse les rejoignit et leur indiqua dans le voisinage la case d'un vieux nègre où il serait facile de

transporter la blessée en attendant qu'on pût venir la chercher de l'habitation. Sous sa conduite, Kerguelen, chargé de son précieux iardeau, marcha quelque temps dans les broussailles, puis se trouva au milieu d'une petite clairière où s'élevait une cabane construite avec des troncs de fougères arborescentes et couverte de branches de cocotier desséchées. Devant la porte, au clair de lune, était assis celui qui l'habitait ; c'était un vieux nègre idiot et malingre qui achevait de vivre en cet endroit retiré. On le voyait sur sa natte, adossé à la muraille, branlant sa tête laineuse et blanche et chantonnant d'une voix cassée une bamboula de son pays d'Afrique. Quand le jeune lieutenant parut tout essouffé, il le regarda d'un air stupide, sans bouger.

—Vieux Zamba, veux-tu vite t'ôter de là ? lui cria Zaza, en colère.

Le nègre se traîna de côté en grommelant, et Kerguelen se précipita dans la case, où il déposa la pauvre victime sur un lit de feuilles sèches.

—Je cours à l'habitation chercher du secours, dit Zaza, qui partit comme un trait à travers les arbres.

Kerguelen alluma une torche de résine qui gisait dans un coin du feu, sur lequel bouillait le souper du vieux nègre, et s'approchant de la jeune fille, voulut examiner la piqûre ; mais par un mouvement instinctif de pudeur, elle replia ses pieds sous elle avec la grâce d'un oiseau blessé. En vain, le jeune homme épuisa les prières et les raisonnements pour qu'elle lui permît de visiter la plaie, il ne put en obtenir qu'un regard poignant de tristesse. Pauvre enfant ! l'action mortelle du venin engourdissait déjà son être.

—Laisse-moi, je t'en supplie, lui disait-il, laisse-moi sucer le poison de ta blessure ; ne sais-tu pas que souvent les piqures ont été guéries ainsi !

Et en parlant, ses lèvres errantes cherchaient la plaie sur le satin velouté déjà bleui et distendu du pied de Céline.

—Et vous, reprit-elle en le repoussant doucement, vous boirez le venin qui me fait mourir !. Vous péririez sans me sauver ; c'est fini, je le sais, le ciel condamne notre amour ; laissez-moi, partez, Pierre, mon père va venir, s'il vous trouve ici, il vous tuera !...

En effet, un bruit confus se faisait déjà entendre dans l'éloignement et croissait avec ra-

pidité. La clairière s'illumina de flambeaux ; une voix haute et brève, qui semblait plutôt animée par la colère que par tout autre sentiment, retentit avec éclat, et M. de Prée entra dans la hutte suivi de plusieurs nègres.

A la vue de sa fille étendue, pâle et inanimée, il s'arrêta comme frappé de la foudre. Céline, qui avait fermé les yeux en entendant entrer son père, les rouvrit, et lisant la terreur et la surprise dans ses regards, s'écria : « O mon père, mon père ! un serpent m'a piquée, secourez-moi ! ne me laissez pas mourir !... »

M. de Prée se baissa vivement et examina la jambe ; elle était si extraordinairement enflée qu'on ne reconnaissait déjà plus les formes élégantes de ce pied qui avait rendu la jeune personne célèbre dans les bals de la colonie.

—Jean-Pierre, dit M. de Prée en se tournant vers un nègre qui l'avait accompagné, regarde ceci.

L'esclave s'agenouilla, et soulevant un peu la jambe malade entre ses mains calleuses, il l'examina avec attention ; puis il prit un air solennel et secoua la tête.

—Le serpent a piqué mamzelle au-dessus de la cheville, dit-il en montrant un point blanc presque imperceptible ; mais ce n'est pas là le plus dangereux, et je crains bien qu'il n'y ait pas de remède.

—Pourquoi cela ? s'écria impétueusement M. de Prée, laisse là tes grimaces et réponds de suite.

—C'est parce que c'est un serpent *envoyé*, repliqua le vieux nègre avec sang-froid.

A ce mot, un frémissement de terreur se répandit parmi les esclaves qui assistaient à cette scène. Or, il faut savoir que le nègre que consultait M. de Prée, était un *sorcier* renommé ; c'est ainsi qu'on appelle dans le pays ceux à qui quelques connaissances particulières ou leur charlatanisme font attribuer un pouvoir surnaturel par leurs compatriotes. Cette classe redoutée aux colonies, exploitée habilement la superstition par mille moyens absurdes, au nombre desquels il faut placer les talismans préservateurs ou nuisibles nommés *piailles*, les *kimboas* ou charmes pour se faire aimer, et surtout les terribles secrets par lesquels les empoisonneurs des Antilles frappent d'une mort instantanée, ou font languir dans le dépérissement les victimes qu'a choisies leur haine.

A ces nombreux talents, le mandingue Jean-Pierre, joignait celui d'être un habile

*panseur-de-serpents* ; afin de se donner plus d'importance, il assaisonnait ses opérations de jongleries, de sortilèges ; et en ce moment pour effrayer davantage son maître, il assura que le serpent qui avait mordu sa fille avait été envoyé par le diable.

— Envoyé ou non, pense tout de suite cette plaie, dit M. de Prée, et prends garde à ce que tu vas faire ; si ma fille meurt, je ferai pourrir tes vieux os dans un cachot pour le reste de tes jours.

A cette menace le nègre répondit par un sourire haineux, et l'expérience eût peut-être été fatale à toute autre qu'à Céline, mais la douceur et l'esprit de justice de la jeune créole l'avaient fait adorer des esclaves.

— Ce ne sera pas ma faute, répondit Jean-Pierre, car j'ai aimé bien mamzelle, mais le diable est bien fort.

Il prit du tafia dans un flacon et en mit une compresse sur la blessure, après avoir établi une forte ligature au-dessus du jarret pour empêcher le venin de se propager ; puis s'étant informé de Zaza, en quel lieu sa maîtresse avait été piquée, il prit une baguette de bois de courbaril qu'il avait apportée, et sortit en disant qu'il reviendrait bientôt.

M. de Prée, à force de vivre au milieu de ses nègres, n'étant d'ailleurs dirigé que par les lumières incertaines d'une éducation fort négligée, avait fini par partager en quelque sorte leurs croyances et leurs superstitions ; aussi avait-il la confiance la plus entière dans la science de son esclave. Pourtant, dans cette occasion, où il s'agissait de la vie de son enfant, il voulut n'avoir rien à se reprocher, et envoya l'ordre à son commandeur de monter immédiatement à cheval, de galoper jusqu'à Saint-Pierre, et de ramener à tout prix un médecin. Il rentra ensuite dans la case, et du ton violent qui lui était ordinaire, il reprocha à Céline l'imprudence des promenades qui lui faisaient de la sorte exposer ses jours. Céline regarda son père d'un œil si touchant, que le cœur rude du vieillard en fut ému ; il s'approcha d'elle et s'assit en lui prenant la main, au bord de la natte où elle était couchée.

Le colon était un grand homme sec et nerveux, d'environ soixante ans ; son teint de parchemin jaune, semé de plaques violettes, s'enflammait comme du cuivre rouge aussitôt que quelque passion venait le bouleverser. Alors de grosses veines se gonflaient à son cou, ainsi

que des cordes, et ses petits yeux jetaient des éclairs sous ses sourcils gris. Il avait de longues mains osseuses, où les muscles ressortaient sous une épiderme écailleuse et tigrée de rougeurs. Il portait une veste de jinga à carreaux, un pantalon de grosse toile et de lourds souliers d'habitant, mais sa chemise de fine Hollande avait un jabot de dentelle où parmi les souillures du tabac et de la poussière, brillait un magnifique diamant. En le regardant de près, on découvrait dans son nez mince et busqué dans son front haut dont l'usage constant du chapeau de paille avait conservé la blancheur, un type de distinction et de rude fierté qui imprimait la curiosité et la crainte ; il y avait du gentilhomme et du sauvage dans cet homme.

La clarté douteuse de la torche dont la fumée emplissait la case, avait dissimulé jusqu'alors la présence du jeune marin ; d'ailleurs l'émotion qu'inspirait à M. de Prée l'état où il voyait sa fille, absorbait entièrement son attention. Ce ne fut qu'en s'asseyant sur la natte, qu'il aperçut tout à coup Kerguelen à genoux, immobile, de l'autre côté de Céline, et les yeux invinciblement attachés sur elle.

— Qu'est-ce que ceci ? s'écria le vieillard en bondissant sur ses pieds ; vous ici, monsieur !... qui vous y amène ? Ah ! je comprends ! ajouta-t-il après une pause, et foudroyant Céline de son regard : fille maudite, tu as mérité ton sort !

Céline poussa un gémissement profond et cacha son visage dans ses mains.

— Au nom du ciel, monsieur dit Kerguelen d'un ton suppliant, épargnez-la ? ce n'est pas le moment ; voyez, elle est mourante !...

— Et qui la fait mourir ? répéta l'habitant en élevant la voix et s'échauffant davantage au feu de son indignation qui est-ce qui la tue, monsieur ?... C'est sûrement à quelque rendez-vous où vous l'aurez entraînée au fond des bois qu'elle aura été blessée !... Lâche corrupteur ! non seulement vous abusez de mon hospitalité pour suborner ma fille, la détourner de son obéissance et de ses devoirs ! il faut encore que vous traversiez les mers pour achever votre œuvre lorsque je suis sans défiance... Deux mille lieues ne sont point un rempart contre vos tentatives ; aussi voyez quel en est le fruit !... Ne pouvant m'enlever mon enfant, vous me l'assassinez, misérable !

Mon père, grâce ! s'écria Céline terrifiée ;

grâce, ce n'est point lui, c'est moi qui ai provoqué ce fatal rendez-vous !...

— Oses-tu le défendre, indigne fille ! répondit le père dont l'exasperation augmentait ; ne vois-tu pas déjà ce que coûte ta désobéissance ? Ne comprends-tu pas que c'est la main de Dieu qui te frappe et me venge de ton ingrate obstination ?

— Mon Dieu ! écoutez-moi, mon père, je vous conjure, dit Céline en se soulevant sur son séant ; voulez-vous donc me désespérer et me voir mourir à vos yeux ? Allez, le chagrin me tuera avant le poison.

— Et que m'importe la perte d'une fille qui me hait et me méprise, parce que je me refuse à ses honteux caprices ? Tu peux mourir, va, je ne te regretterai pas ; cela vaut mieux que si tu vivais pour déshonorer ton nom. Mais quant à ce beau séducteur, je ne souffrirai pas qu'il reste ici plus longtemps à m'insulter par sa présence !... Sortez, monsieur, ajouta le vieillard d'une voix tonnante, sortez sur-le-champ, ou je vous fais jeter dans le ravin par mes nègres !...

— Je ne sortirai par d'ici que je ne l'aie vue morte ou sauvée, répondit froidement le marin.

— Sortez ! vous dis-je, répéta M. de Prée, dont la rage étouffait la voix ; pour votre vie, sortez !...

— Je vous ai dit que je ne bougerais point de ce lieu que son sort ne soit décidé. Si elle meurt, soyez tranquille, j'épargnerai à votre vengeance le soin de me punir.

— Ah ! tu oses me résister, brigand de bonapartiste ! s'écria le vieux gentilhomme dont la fureur se compliquait de ses haines politiques ; et s'emparant du coutelas qu'un des nègres portait à sa ceinture, il voulut s'élancer par-dessus le corps de sa fille pour frapper son adversaire immobile. Déjà sa main crispée le saisissait au collet ; mais la blessée se dressant tout à coup par l'effort d'une énergie surnaturelle, se jeta entre eux deux et arrêta son père en raidissant ses bras de son corps.

— Vous me tuerez avant, dit-elle, laissez-le ! Je veux qu'il me voie mourir... je veux qu'il reste, entendez-vous !

M. de Prée s'arrêta pétrifié par cet accent irrésistible ; il regarda sa fille ; il la vit déjà si changée ; la voix de la pauvre enfant était si altérée, ses traits gonflés, ses yeux grandis et égarés par la fièvre, lui parurent convulsionnés à tel point qu'une affreuse angoisse mordit le

cœur de ce père, et, par une révolution subite, familière aux caractères emportés, la terreur de voir sa fille expirer à ses yeux, victime de sa violence, domina tout autre sentiment. Il se tut comme un dogue dompté, se rassit auprès de la malade et ne détacha plus les regards de son visage.

Peu après entra Jean-Pierre, trainant derrière lui un objet lourd et d'une longueur extraordinaire. Les nègres qui encombraient l'entrée de la case, lui ouvrirent tumultueusement un passage en hurlant de terreur et il resta seul au milieu. Ce qu'il amenait ainsi était un serpent mort, d'une énorme grandeur, aux écailles sautes et rayées, à la tête aplatie et triangulaire. A l'aspect de ce monstre encore palpitant, M. de Prée recula lui-même et demanda au nègre s'il était sûr qu'il fut bien mort ; le sorcier, avec un sourire de triomphe, lui montra sa baguette de courbaril et, soulevant la tête du reptile, fit voir qu'il avait la colonne vertébrale rompue ; on sait combien il est facile lorsqu'on peut surprendre ces terribles animaux, de leur donner la mort par un simple coup sec en travers du col.

Le vieux mandingue commença alors ses opérations ; il commanda d'allumer en dehors de la case un grand feu où il fit bouillir de l'eau dans un vase de terre et y mit à infuser diverses herbes qu'il avait recueillies en chemin et qu'il éplucha soigneusement. Il saisit ensuite le cadavre de la vipère, lui abattit la tête d'un coup de coutelas, en arracha les crocs venimeux et la broya entre deux pierres ; de cette espèce de thériaque, il fit un emplâtre qu'il appliqua sur la partie blessée, accompagnant le tout de jongleries et d'exorcismes où il mêlait le nom du diable avec celui de sa maîtresse, et chaque fois que ce nom redouté s'échappait de sa bouche, un murmure sourd de terreur parcourait le groupe des esclaves qui multipliaient à l'envie les signes de croix.

Quand l'infusion fut achevée, le nègre la versa dans unealebasse et en fit boire à la malade. Durant ces préparatifs, quelques rapides qu'ils fussent, l'état de Céline empira ; un engourdissement profond s'était emparé d'elle, sa peau était sèche, sa respiration pénible ; l'enflure gagnait à vue d'œil et envahissait la jambe entière. Quand son père lui parla, elle lui serra la main sans ouvrir sa paupière.



qui semblait close à jamais. Enfin, on eût pu la croire complètement insensible à ce qui se passait autour d'elle, si cette main, attachée à la main de son père, en l'étreignant convulsivement à son moindre mouvement, n'avait témoigné que dans ce corps paralysé par la souffrance, l'âme survivait toujours énergique, et que même sous le poids d'une léthargie dont le réveil serait peut-être l'agonie, telle qu'un ange gardien, l'amante veillait encore pour protéger l'amant.

Quand il la vit assoupie, le vieux sorcier fit signe à tout le monde de se taire, et le plus profond silence régna aussitôt dans la cabane. De loin en loin, il était interrompu par l'haleine oppressée de la malade ou quelque sanglot convulsif échappé à Zaza ; accroupie aux pieds de sa maîtresse, la bonne jeune fille n'avait cessé de fondre en larmes. M. de Prée, retenu par la main, n'osait remuer ; il étouffait sa respiration, et la tempête de ses pensées se révélait parfois par un coup d'œil farouche lancé à la dérobée sur le jeune lieutenant.

Quant à Kerguelen, il ressemblait à une statue du désespoir, tant ses yeux étaient fixes, tant sa physionomie peignait la plus affreuse angoisse : absorbé par Céline, il ne voyait qu'elle, suivant ses plus légers mouvements, sa respiration s'accélérait ou devenait plus lente avec la sienne ; on eût dit que la mort était également suspendue sur la tête de tous deux, et que la même minute les verrait expirer ensemble.

C'était un étrange tableau que celui de ces deux hommes ennemis, séparés seulement par un corps chéri dont la mort imminente tenait leur haine en suspens. La flamme rouge des torches résineuses, agitée par le vent, jetait des bouffées subites de lumière sur ces figures d'une expression si différente, et faisait resplendir, comme des idoles de bronze, les visages grimaçants des nègres pressés dans l'ombre de la porte ; leur sombre silhouette se découpait sur la nuit bleue, et malgré l'immobilité de leurs corps, leurs yeux blancs sans cesse roulants, exprimaient tour à tour, le chagrin, l'étonnement, et par moments la maligne satisfaction de l'esclave qui voit un malheur immense s'écrouler comme une tour sur la tête de son maître.

Une heure s'écoula ainsi au milieu d'une immobilité universelle ; le plus vivant dans ce muet tonbeau, semblait encore le reptile dont le cadavre décapité révélait par des tressaille-

ments convulsifs la persévérante activité de la vie organique. Au bout de ce temps le piétinement d'un cheval se fit entendre et peu après un personnage épais, au ventre rebondi, à l'air important qui voulait ressembler à de la dignité, fit son entrée dans la cabane en soufflant et s'essuyant le front. C'était M. Fortin, le médecin qu'on avait envoyé chercher à Saint-Pierre, il parut d'abord déconcerté de trouver tout ce monde ainsi logé ; puis, lorsque M. de Prée lui eut dit à voix basse l'affreux accident arrivé à sa fille, il se baissa et tâta le pouls de la malade. Celle-ci sentant son père abandonner sa main, se réveilla en sursaut et promena autour d'elle, ses grands yeux noirs égarés.

Le docteur examina le pansement opéré par Jean-Pierre, et étudia les plantes dont il s'était servi ; il paraît qu'il n'y put rien comprendre, car, ayant appelé le nègre, il l'interrogea sur leur espèce et leur vertu. Mais le rusé Africain fit l'ignorant et répondit évasivement. M. Fortin voyant qu'il n'en tirerait rien, ne put contenir son dépit et s'écria qu'il saurait bien malgré lui son secret, que tout cela n'était que grimace et charlatanisme, et il se mit en devoir d'enlever l'appareil.

— Prenez garde, maître, dit le vieux Psylle avec solennité, si vous ôtez cette feuille-là, mamzelle sera morte avant demain matin.

— Laisse-moi tranquille, vieux fétiche, s'écria le médecin, veux-tu donc m'apprendre mon métier !

— Écoutez-donc, docteur, dit M. de Prée en l'arrêtant, ce nègre n'est pas si ignorant que vous croyez ; il m'a déjà sauvé plusieurs esclaves piqués du serpent... Et d'abord comment la trouvez-vous ?

— Pas précisément mal, reprit le docteur du ton gêné d'un homme qui n'est pas sûr de son fait ; mais la fièvre est très forte, et je crois qu'une saignée serait nécessaire.

— Si vous tirez du sang à mamzelle interrompit le nègre, je vous dis, moi, qu'elle sera morte avant demain matin.

— Va-t-en au diable, maudit sorcier ! s'écria M. Fortin ; si c'est pour écouter les sottises de ce sauvage que vous m'avez fait venir de si loin, monsieur, vous auriez bien pu m'épargner une course fatigante ? Je n'y vois pas d'inconvénient.

M. de Prée regarda involontairement le mandingue : celui-ci s'avança avec un *coui* ou moitié de calebasso, contenant le jus exprimé de

ces plantes qui intriguèrent si fort le docteur, puis le présenta à sa maîtresse.

— Si elle peut boire sans nausée, dit-il, vous pourrez transporter mamzelle à l'habitation.

— Allons, vous autres ! s'écria M. de Prée avancez le hamac.

On approcha le hamac, suspendu par les deux bouts à un long bambou qui posait sur les épaules de deux nègres ; des rideaux le recouvraient comme une tente. M. de Prée et Zaza soulevèrent doucement la blessée et l'y déposèrent ; puis les porteurs agenouillés pour la recevoir, se relevèrent et s'apprêtèrent à sortir. Kerguelen, témoin pétrifié de ces dispositions, sentit un froid mortel le glacer jusqu'au cœur, l'orsque les rideaux retombèrent sur sa bien-aimée ; il lui sembla qu'il voyait le linceul se fermer et le tombeau l'engloutir à jamais.

Au moment de s'éloigner, la draperie s'entr'ouvrit, une main passa et s'agita du côté du jeune homme. Il se précipita vers son amie et put entendre sa voix lui murmurer faiblement un adieu. M. de Prée ordonna impérieusement de se mettre en route et le convoi commença à descendre lentement la pente du morne à la clarté des flambeaux.

Le jeune officier, hors d'état de se soutenir, s'appuya à l'un des troncs de fougère dont les pâles colonnettes encadraient la porte de la case, et de là il suivit d'un œil fixe le convoi qui s'éloignait. Il vit la file des torches s'enfoncer, disparaître derrière un monticule, puis briller en serpentant, le long de l'allée de palmistes conduisant à l'habitation. A force de contempler cette funeste procession, une espèce d'hallucination s'empara de son esprit ébranlé par de trop violentes secousses. Il lui sembla que ces lumières vacillantes se rattachaient par un lien mystérieux au sort de la mourante qu'elles escortaient, et qu'elles s'évanouiraient en même temps que cette jeune âme dans la nuit sans fin. Il guettait ces clarsés fugitives, les comptait avec une sollicitude superstitieuse qui tenait de la folie ; car les grandes douleurs sont comme l'ivresse, elles abrutissent l'intelligence.

A la première torche qui s'éteignit, Kerguelen, frappé d'un pressentiment funeste, poussa un cri et partit en courant sur la trace de celle qu'il pensait ne plus revoir. Il atteignit le corège au moment où il touchait au perron de l'habitation. M. de Prée, qui marchait à l'ar-

rière-garde, et qui se retournait de temps en temps, le reconnut de son œil perçant ; il appela à voix haute son économiste :

— Guibert, lui dit-il, lâchez les dogues autour de la maison ; vous recommanderez aux nègres de garde de sabrier sans pitié, avec leurs coutelas, quiconque osera s'approcher des murs, noir ou blanc !

Les flambeaux s'alignèrent pour laisser entrer le hamac où gisait Céline ; les portes se refermèrent, les feux disparurent, et Kerguelen demeura seul au milieu d'une nuit ténébreuse qu'ébranlaient de sinistres bruissements, symptômes précurseurs d'un orage. Les cris des nègres de garde et les aboiements plus rapprochés des chiens contraignirent le jeune marin à s'éloigner. Il redescendit la pente du morne que couronnait l'habitation de M. de Prée ; mais le désespoir avait tellement paralysé ses facultés, qu'au lieu de reprendre la route par laquelle il était venu, et qui aboutissait au chemin conduisant vers la mer, il descendit le revers opposé de la hauteur. Kerguelen ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'après avoir monté et franchi plusieurs mamelons, il se trouva embarrassé dans les broussailles, de manière à ne plus reconnaître le sentier. L'habitation, cachée derrière les sommets environnantes, ne pouvait lui servir de point de ralliement, et du coteau sur le penchant duquel il se trouvait arrêté, il découvrait un horizon entièrement inconnu à ses souverains.

De cette déclivité, son œil planait sur l'intérieur de l'île, et voyait devant lui les pitons du Carbet se dresser, du sein d'un chaos de montagnes, leurs quatre sommets rangés comme les tours d'une bastille, unies par des courtines colossales. De cet énorme massif qui constitue le noyau volcanique de l'île, se détachent des courants de laves dont les longues crêtes onduleuses se prolongent en s'abaissant jusqu'à l'Océan ; leurs escarpements et leurs vives arêtes sont noyées dans une mer de feuillage, et lorsque la brise passant par rafales sous cette nappe sombre, l'échevelait comme une crinière orageuse, Kerguelen en entendait sortir de sourds mugissements, semblables à ceux des flots à l'approche de l'ouragan.

Aux yeux inexpérimentés de l'Européen, la nature de la zone torride revêt, pendant la nuit, des formes si fantastiques que le voyageur complètement dérouté ne se reconnaît plus, même dans les lieux qui lui sont familiers. Ici les

palmes lustrées des palisiers lui jettent des éclairs du fond des ravins ; le bois-canon secoue ses feuilles blanches et semble un fantôme planant sur les forêts ; des cimes éloignées paraissent prêtées à crouler sur sa tête, et les vapeurs nocturnes que les Caraïbes nommaient le *drap mortuaire des savanes*, lui peignent des lacs menteurs au sein des vallées, transformant les plaines en océans et les bornes en îles lointaines.

Lorsque, aveuglé par les mirages singuliers multipliés autour de lui, Kerguelen leva ses regards pour interroger le ciel, ce guide infailible du marin, les astres avaient disparu derrière un vaste rideau de vapeurs noires et menaçantes qui montait du sud, annonçant un grain semblable à celui de la nuit précédente, mais cette fois accompagné de pluie. La perplexité du lieutenant augmenta par cette perspective peu rassurante, et afin d'abrégier le chemin qu'il présumait devoir conduire à l'anse du Carbet, il côtoya en ligne droite le flanc du morne. Ce projet, raisonnable en principe, rencontra des obstacles auxquels le jeune marin, peu aguerri aux voyages terrestres, était loin de s'attendre : ce furent d'abord d'épais fourrés qui lui liaient les jambes ou barraient son passage ; puis d'énormes blocs de lave, debout comme des dolmens druidiques, et que de puissants cataclysmes avaient pu seuls ériger ainsi, le forçaient à se détourner de sa route. Il avait beau hâter le pas, l'orage courait plus vite que lui, et les rugissements grossissants des forêts courbées par son souffle, proclamaient son approche imminente. Le jeune homme s'aperçut alors qu'il s'était lancé dans une entreprise plus difficile et plus périlleuse qu'il ne le supposait d'abord ; en vain il voulut revenir sur ses pas ; dans l'obscurité croissante, tous ses efforts n'aboutirent qu'à l'égarer davantage ; de quelque côté qu'il se tournât, une enceinte formidable semblait s'être fermée sur lui, et il ne rencontrait en tâtonnant qu'un rempart hérissé d'aspérités, rocailleuses, de cactus épineux et un réseau infranchissable de halliers pleins de sinistres frôlements lui révélaient assez par quels hôtes terribles ils étaient hantés.

L'orage s'abattit sur la vallée avec le violence qui caractérise ce genre de phénomènes dans les climats voisins de l'équateur. En un instant, tout fut inondé ; des fleuves de boue liquide se précipitèrent des épaules de morne, entraînant des monceaux d'argile rouge et de

pierres détachées. Kerguelen, à chaque pas qu'il faisait, sentait le sol fuir sous ses pieds et s'ouvrir en fondrières où il plongeait jusqu'à mijambe. La pluie tombait si drue que les gouttes, larges comme la main, retentissaient alentour avec le bruit des grêlons et aveuglaient, en le frappant au visage, le pauvre voyageur qui se vit contraint de chercher un refuge entre les côtes énormes d'un fromager, arbre assez semblable au banyan de l'Inde, dont les racines s'élevaient en arcs-boutants à une grande hauteur. Le tronc large et voûté du géant des forêts américaines abrita le jeune homme contre l'effort de l'orage, et de là il put assister sans danger au bouleversement de cette nature qui se démenait, gémissait, hurlait sous le fouet de l'ouragan.

L'eau qui affluait de toutes les déclivités environnantes, ne tarda pas à atteindre l'officier dans sa retraite et il fut obligé de se réfugier plus haut sur les racines noueuses de l'arbre auquel il s'était accroché. Sa position devint assez critique, ainsi suspendu au-dessus d'une mare bourbeuse et bouillonnante. Parfois la chevelure de lianes qui pendait aux branches, poussée par les brusques rafales du vent, le flagellait et l'enlaçait comme une poignée de serpents, et chaque fois que ce choc hideux se renouvelait, le jeune homme sentait un froid glacial le pénétrer jusqu'à la moelle des os.

Enfin le grain s'éloigna graduellement, et la pluie cessa ; mais la terre était tellement grasse et imbibée que le lieutenant ne put de sitôt quitter son lieu de refuge. A la lueur naissante des étoiles, il voyait autour de lui des crabes monstrueux se traîner à travers les flaques d'eau dont le sol était creusé, de lourds scarabées se pendre au feuillage, des couleuvres livides glisser sous les fougères dont elles secouaient bruyamment la pluie. Des blattes énormes voletaient çà et là, des nuées de moustiques bourdonnaient dans l'air attiédi ; mais tous ces objets avaient perdu leur prestige effrayant pour le jeune officier que la fatigue, jointe au choc de tant d'émotions, avait complètement épuisé ; il succomba sous le poids d'une fatalité aussi persévérante et ployant la tête, glissa comme évanoui sur la terre humide.

Cependant, malgré cet état de prostration apparente, la pensée n'en conservait pas moins sa dévorante activité. En ce moment d'anéantissement physique, tous les événements de cette nuit funeste se présentèrent au jeune

homme dans leur poignante horreur. L'angoisse que lui causait la perte probable de sa maîtresse avait jusque-là tellement absorbé ses facultés, qu'il était resté indifférent à sa propre situation, aux exigences de son devoir et même au cri impérieux de l'honneur. En ce moment, l'accablement causé par la lassitude émoussa les pointes aiguës du désespoir et opéra une réaction salutaire, en réveillant de nouvelles idées ; pour la première fois, Kerguelen se souvint que la frégate l'Amphitrite devait appareiller dans quelques heures pour chercher l'ennemi, et que lui, son premier lieutenant, ne serait pas à son poste de gloire et de danger ; il vit son absence taxée d'infamie, son nom flétri, sa carrière perdue au plus beau de ses années, et lui-même mis au ban de la marine et rejeté de ses rangs, proscrit de sa patrie, de la société tout entière, comme un lépreux, pis encore, comme un lâche !

Cette terrible pensée perça, comme une lame acérée, le cœur du lieutenant, et en songeant à la réprobation publique, universelle qui frapperait son nom s'il ne ralliait à temps son navire, il jura en lui-même que jamais une pareille honte ne l'attendrait, car, plutôt que de l'accepter, il se ferait sauter la cervelle. Cependant il se sentait si faible et si harassé qu'il doutait que ses jambes pussent le soutenir jusqu'au rivage. Ses membres étaient raidis par l'humidité à laquelle ils étaient exposés depuis quelques heures, et ce ne fut pas sans un pénible effort que Kerguelen tout ruisselant d'eau, se détacha de l'arbre qui lui avait servi d'abri. Sortant du marécage, où il était enfoncé, il parvint à gravir la pente du morne et promena sa vue sur l'horizon ouvert autour de lui. Un mince liseré d'or commençait à border la tête noire du piton oriental : c'était le jour ! Presqu'au même instant, une bruyante détonation roulant d'échos en échos fit tressaillir Kerguelen ; il bondit comme un coursier effrayé, car il reconnut le coup de canon par lequel l'Amphitrite saluait le premier rayon du soleil, en même temps qu'elle envoyait un bruyant appel à son lieutenant attardé.

A ce sinistre avertissement, à ce reproche lointain lancé par une bouche de bronze, l'officier sentit comme par miracle se dissiper l'allanguissement qui brisait ses forces et son corps retrouva une subite élasticité. Emporté par un élan irrésistible, il se lança parmi les cailloux roulants, les buissons et les fondrières

avec une impétuosité si grande qu'il atteignit à travers des obstacles qui pour tout autre eussent été insurmontables, une plateforme dominant le vallon, dont la surface était tapissée d'une herbe fraîche et veloutée. Il s'y coucha quelques minutes baigné de sueur, car la chaleur était déjà intense. Le lever du soleil aux Antilles est sans aurore comme son coucher est sans crépuscule, et il faisait grand jour quand Kerguelen se trouva sur la petite savane. Il frémit à l'aspect des torrents de lumière dont s'inondait l'île entière ; il se leva, étendit en l'air sa main tournée vers l'Orient, et attendit sans respirer, que la brise qui tombe ordinairement vers le matin, lui fit sentir son réveil prochain ; mais pas un souffle ne vint rafraîchir sa paume brûlante ; le calme avait suivi l'orage. Il examina attentivement le sommet des mornes ; tout y dormait, les rameaux muets retombaient silencieusement le long des arbres. Rendu à l'espoir par cette assurance, le jeune homme traversa rapidement la savane, où deux belles vaches méditaient paisiblement, et s'en fut réveiller leur gardien qui sommeillait sous un ajoupa. Le négriillon regarda l'officier avec des yeux effarés, et en effet, ses habits pleins de boue et ses mains déchirées lui donnaient un air passablement farouche ; cependant, il lui indiqua du doigt le chemin de la mer, et se retournant sur l'autre oreille, se rendormit aussitôt.

Enfin, après une nuit d'angoisses de toutes sortes, Kerguelen se retrouvait dans le même chemin que la veille, il avait suivi avec la maîtresse : mais quels sentiments divers l'agitaient maintenant ! Au lieu du bonheur et de l'espérance, il n'y avait plus place en son cœur que pour un amer découragement, une insurmontable terreur de l'avenir, et au fond la vague pensée de la honte et du suicide.

A un repli du sentier, Kerguelen aperçut à sa gauche l'habitation de Prée cachée sous les tamarins, au sommet de son morne blondissant de cannes à sucre. Comme il passait devant l'avenue de palmistes, il sentit un affreux serrement de cœur en songeant à Céline. Il fallait donc partir, s'embarquer sans connaître son sort, ignorer si seulement à cette heure elle existait encore ! Le jeune homme regarda autour de lui si quelque être humain pourrait l'en informer, mais il n'aperçut de loin que M. Guibert, le commandeur, se dirigeant, à la tête de ses nègres, du côté d'une pièce de cannes pour la

couper. La distance était si grande que Kerguelen dut renoncer à l'aller trouver : il marcha donc en soupirant vers le sommet de la falaise qui dominait la mer. Cependant au moment de descendre la côte, le lieutenant s'arrêta ; il interrogea de nouveau les pointes toujours frémissantes des palmes des cocotiers : elles étaient immobiles ; l'air était brûlant, pas un nuage ne ternissait l'azur sans bornes, la mer était unie comme une glace, la terre et le ciel semblait plongés dans un engourdissement universel. S'avancant au bord de la falaise, le marin découvrit, le cœur palpitant d'émotion, sa frégate sans mouvement et paisible au mouillage. Les voiles ferlées en bannière n'attendaient que la brise pour se déployer, s'enfler et emporter le navire aux confins de l'horizon : Kerguelen le savait ; mais en voyant la toile battre bruyamment les mâts, le pavillon pendre avec langueur le long de la drisse, la fumée d'un second coup de canon suspendue encore en couronne de vapeur bleuâtre au-dessus de la caronade, il espéra que le calme, comme il arrive souvent, se prolongerait et reculerait indéfiniment le départ de l'*Amphitrite*. Aux Antilles, cette stagnation de l'atmosphère dure souvent cinq ou six jours de suite, et le jeune homme ne demandait qu'un quart d'heure ! Voir Zaza et puis partir ! Sans réfléchir davantage, il revint sur ses pas et s'achemina rapidement vers cette demeure, autour de laquelle il restait enchaînée par une attraction magnétique, semblable à celle de la montagne d'aimant des contes arabes.

Mais le téméraire jeune homme avait trop présumé de la destinée, et elle le poursuivait avec trop d'acharnement depuis vingt-quatre heures pour lâcher prise sitôt. A peine eut-il fait quelques pas dans l'allée des palmistes, qu'une forte odeur de jasmin et de pomme-rose saisit son odorat : il savait que le jardin de Céline, où croissaient ces arbustes, était encore fort éloigné dans la partie orientale du morne, et ce symptôme inquiétant pour les sens expérimentés d'un marin, l'arrêta tout court ; il leva les yeux vers l'Est ; de derrière les pitons montaient lentement une masse colossale de nuées blanches dont une partie s'enroula autour des sommets et s'y assit comme sur un trône, tandis que l'autre, s'éparpillant en bataillons, s'avança au zénith d'un essor plus rapide ; en même temps une vive sensation de fraîcheur pénétra la joue du lieutenant. Il n'y avait pas un mo-

ment à perdre ; ne songeant plus qu'au devoir, il revint sur ses pas avec la vélocité d'une flèche ; en quelques minutes il avait franchi la falaise, et, arrivé au bord de la petite baie, il poussa à la mer, d'un effort désespéré, la pirogue restée engravée dans le sable. Au moment où il s'élança dedans en saisissant les avirons, le soleil se voilait sous les nuages amassés, une rumeur confuse et croissante s'éleva des bois, le son d'une cloche lointaine arriva à l'oreille de Kerguelen, qui vit les grands arbres des mornes s'incliner tous ensemble pour saluer la venue de la brise alisée.

Le bras vigoureux du lieutenant fit bouillonner l'eau de la petite baie sous la quille de la pirogue qui effleura les vagues comme un poisson volant. Mais il était trop tard, et le sort sembla se jouer encore de ses efforts avec une amère ironie. Un troisième coup de canon retentit comme un sinistre adieu, au moment où il doublait le petit cap qui le séparait de la frégate, et le lieutenant ne découvrit l'*Amphitrite* que lorsque blanche et légère, elle fendait déjà la baie de Saint-Pierre, sous une pyramide de voiles gonflées par le vent, tandis que la fumée qui s'échappait de ses sabords, fuyait au-dessus de son sillage, en trainée vaporeuse.

### III.—LA CASE DU VIEUX NEGRE.

La poursuite était impossible ; les rames s'échappèrent des mains du jeune homme et il resta immobile, l'œil fixé sur son bâtiment qui diminuait rapidement, à mesure qu'il gagnait le large. La lame prit doucement la pirogue sur son dos, et la ramenant insensiblement au rivage, la jeta sur le sable. Quand l'officier eut vu disparaître son navire derrière la pointe du Prêcheus, il se leva avec la tranquillité d'un homme qui a pris son parti et posa de nouveau le pied sur le rivage fuyant dont il ne pouvait se détacher. Ballotté depuis la veille par tant de sensations imprévues et douloureuses, enfin il avait acquis une certitude : la moitié de son malheur était réelle, et s'il consentait à vivre, c'est qu'il lui restait encore un lien puissant qui le rattachait à l'existence. Une fois ce dernier nœud brisé, à quoi bon rester à végéter dans ce monde où l'avenir ne lui offrait que deshonneur et le passé un regret éternel ! Le malheureux voulut donc, avant d'en finir, savoir si Céline avait succombé ; il n'ignorait pas que la piqûre du serpent fer-de-lance épargne rarement sa

victime, aussi se considérait-il comme condamné d'avance, en prenant le chemin de l'avenue de palmistes qui conduisait à l'habitation.

L'esprit du jeune officier était tellement arrêté à la pensée du suicide, qu'en cheminant il ne rêva qu'aux moyens d'exécution. Son choix se fixa enfin, comme le plus certain, sur le gouffre du Saint-Carbet, dont les insondables profondeurs promettaient une mort prompte et une tombe inviolable. Dès que sa décision fut prise, son pas fut plus ferme, son front plus calme, et l'on ne se serait guère douté, à le voir marcher avec autant de tranquillité, que la vie de ce jeune homme ne tenait plus au monde que par le mince fil d'une autre vie déjà à moitié tranchée.

Guibert, l'économe, était en ce moment au milieu des nègres qui avaient entamé une pièce de cannes; les uns coupaient les gerbes avec des coutelas, tandis que les autres les chargeaient par faisceaux sur les mulets et les cabrouets. La sucrerie roulait et l'on entendait le battement précipité de la roue du moulin mise en mouvement par un courant d'eau. M. Guibert était un homme de couleur qui, dans le mélange des deux races, n'avait malheureusement recueilli que leurs traits distinctifs de laideur et de vulgarité; il joignait au profil aplati, aux lèvres proéminentes du nègre, un poil fauve et frisé dont la teinte se confondait avec celle de sa peau: on eût dit que l'action constante du soleil les avait déteints; ses petits yeux gris ternes avaient une expression de dureté et de malice brutale qui s'accordait parfaitement avec ses fonctions.

Kerguelen l'ayant aperçu, se dirigea vers lui afin d'obtenir, s'il était possible, des nouvelles de Céline; en voyant venir l'officier, un sourire méchant anima les traits de l'économe; il tourna le dos comme s'il ne le voyait pas, et croisa les bras en badinant avec le nerf de bœuf qui lui servait à aiguillonner ses esclaves. Kerguelen, sans faire attention à cette impertinence, l'aborda poliment, et lui demanda comment Mlle de Prée avait passé la nuit.

L'économe se retourna et, toisant insolent le lieutenant, lui répondit d'un ton nasillard:

—Comment voulez-vous que je sache cela, moi? est-ce que je vais à l'habitation? Mes nègres et mon moulin, voilà mon affaire.

—Mais, monsieur, quand vous avez quitté hier soir Mlle de Prée, comment se trouvait-elle?

—Je ne m'en souviens pas reparti brutalement le commandeur.

Kerguelen sentit le rouge lui monter au front, cependant, il se contenta; au bout de la file des esclaves qui liaient les faisceaux de cannes, il reconnut un des nègres qui la veille avaient accompagné Céline; il s'approcha et lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Le nègre allait répondre, lorsque l'économe, arrivant brusquement, lui détacha sur les épaules deux ou trois coups de sa rigoise en lui ordonnant de se remettre au travail:

—Quand à vous, dit-il arrogamment au marin, filez votre nœud et vite, entendez-vous; et ne vous amusez pas à tourner autour de l'habitation si vous ne voulez pas attraper une balle dans la tête, car monsieur a juré de ne pas vous faire quartier.

L'officier n'opposa à ses menaces qu'un silence de mépris, et pour toute réponse s'achemina vers la maison.

—Va donc faire casser ta sottre caboche, grommela l'économe, en mettant son fouet sous son bras.

(A continuer.)

## UN DRAME SANGLANT.

(Chronique Musicale.)

Par la beauté de son ciel, par la douceur rayonnante de son atmosphère, par son idiome harmonieux, et surtout par les heureuses dispositions de ses habitants, Venise est éminemment favorable à l'épanouissement du génie musical. Aussi de grands compositeurs ont-ils vu le jour dans cette ville. Au premier rang a brillé Benedetto Marcello, que le caractère majestueux et grandiose de ses compositions a fait surnommer le *Michel-Ange de la musique*.

Il y eut dans la jeunesse de Benedetto Marcello un épisode attachant et dramatique, qui exerça, dit-on, une influence décisive sur le développement de son génie musical. Le voici

tel que le rapportent les chroniques vénitien-  
ennes.

## I.

Un soir à Venise, c'était fête dans une des habitations coquettes qui se penchent comme des nymphes voluptueuses sur les blanches eaux du littoral de Palustrine. Le maître de cette jolie demeure patricienne, naguère étudiant des Académie de Mantoue, venait d'être élevé au grade d'avogador. Avant de prendre possession de ce poste éminent, Carlo Alvizi avait appelé à lui pour une fois encore les folles joies de sa vie passée. Depuis la tombée du jour le choc des verres, l'éclat des harmonies bachiques se faisaient retentir les vastes salles de la somptueuse demeure de Carlo.

Un seul convié portait sur ses traits l'empreinte d'un sombre recueillement.

Benedetto ! Benedetto ! s'écriaient en chœur les convives excités par le Falerne et le vin de France. — Mais Benedetto Marcello était sourd à toutes les interrogations dont il était l'objet : ni la voix affectueuse de Carlo Alvizi, ni les interpellations de ses amis intimes n'obtenaient de réponse.

— Benedetto Marcello avait les yeux fixés sur les larges portes du balcon. Au delà de la plage, à une légère distance, s'élevait sur un îlot isolé la villa habitée par la belle Léonora Massreadi. Elle avait épousé tout récemment le comte Sorrenzo, lieutenant des galères, nom illustre à la fois par le prestige des souvenirs et par l'éclat de sa gloire personnelle.

— Benedetto, s'écria Carlo Alvizi, inspiré par le désir d'éclaircir les teintes de la figure de Marcello, Benedetto, je te viendrai en aide.

Et montrant une rose pourprée arrachée le matin à la ronce et au lichen :

Cette rose symbolique, ajouta-t-il, sera remise ce soir entre les mains de Léonora Massreadi.

— Et comme la terreur se peignait sur la figure des convives :

Rassurez-vous, dit en riant le chef de l'entreprise, le lieutenant des galères est absent. Je connais les mystérieux détours de la villa, que le ciel fasse une nuit sombre, et je serai le reste.

Marcello ne savait quelle foi il devait ajouter à ces paroles inspirées sans doute par les vapeurs du festin, mais déjà Carlo Alvizi avait

quitté l'assemblée. Du haut du balcon on vit une ombre marcher à pas précipités, et on entendit une voix fredonner le refrain d'une ballade populaire de Stranzzi.

## II.

Nul ne saurait dire les détails des événements qui succédèrent à la conversation que nous venons de rapporter ; nul n'a jamais su à Venise la marche tragique de la catastrophe qui va faire le sujet de ce récit.

Voici le résumé des faits probables :

Deux apparitions eurent lieu à un très court intervalle à la villa de Léonora Massreadi. Carlo Alvizi, l'officieux messenger porteur de la rose, arriva sans doute le premier ; puis survint le comte Sorrenzo, qui était inattendu ; il crut à la possibilité d'un outrage. Alors le silence de la nuit dut être troublé par des cris de vengeance, des cliquetis de dagues, des râlements d'agonie. L'escarpement de la villa, son isolement des autres demeures empêchèrent sans doute le secours d'intervenir. Y eut-il duel d'abord, ou bien le meurtrier prit-il l'initiative ? Aucune chronique ne dit rien de positif à ce sujet, mais les légendes sont unanimes sur la dernière scène du drame. La voici :

Un corps de jeune femme étranglé et le cadavre de Carlo Alvizi mutilé par le fer, furent portés et placés par le vainqueur, côte à côte sur le lit nuptial. Au-dessus fut appendu le blason des Massreadi. Le veuf couronna l'épouse d'une auréole de jonquille, signe ironique de chasteté, et quand les premiers rayons du jour tombèrent sur la célébration de ce hideux hyménée, un sillon de sang marqua jusqu'au rivage la marche du noble assassin, que les flots portèrent sur le rivage de Sicile.

Marcello fut un des premiers à qui la rumeur publique révéla la catastrophe. Il interrogea les terreurs de son âme ; il leur demanda si le vrai coupable du meurtre de la belle Vénitienne, n'était pas l'insensé au profit duquel avait été tentée la démarche de Carlo Alvizi, et s'il accorda une part du crime à l'aveuglement de l'époux et à la fatalité des événements, il se crut du moins enveloppé dans la pétrissure de la complicité. Dès ce jour Marcello ne compta plus dans les rangs des jeunes hommes de Venise. Spectre muet, il erra insensible au milieu de l'animation de la ville. Il semblait avoir perdu la mémoire des autres et de lui-même ;

mais une résurrection providentielle était réservée à cette raison éteinte.

L'idole de Marcello avait vu se briser les liens qui la retenaient à la terre. Marcello tourna vers les demeures célestes son regard de pénitent. Il avait jeté l'anathème sur sa passion, qu'il disait homicide. Il maudissait sa pensée d'amour. La contrition mentale n'eût pas suffi à l'expression de ce grand remords : le ciel le prit en pitié ; il voulut que de cette poitrine de martyr brûlée par les larmes il sortit les brises d'une suave et fraîche mélodie. L'instinct musical se révéla à Marcello, ou plutôt le double génie qui crée et qui exécute lui fut donné en compensation de ses tortures. Alors de saintes hymnes passèrent de son cœur à ses lèvres, et s'élevèrent, sonores et plaintives, comme la harpe qui envoie au ciel la prière et appelle le pardon....

Le peuple effaça, par l'enthousiasme, l'indifférence avec laquelle il avait vu l'infortune de Marcello. Le merveilleux l'enveloppa de son auréole. Les artistes comparèrent ses compositions aux chants du prophète inspiré ; mais la population crédule des lagunes disait : chaque soir Marcello quitte la terre, il va chercher au ciel des hymnes que le lendemain il vient chanter à Venise.—Plus d'un canotier assura avoir vu l'ombre du musicien prendre son vol nocturne sur la place Saint-Marc.

## UNE BIENVENUE

### DES PENSIONNAIRES DE FRANCE A LA VILLA MEDICI.

C'est un usage immémorial, partout où des artistes sont réunis en certaine quantité, de faire payer leur bienvenue aux arrivants, et les pensionnaires de France, à Rome, ne manquent jamais l'occasion d'obéir à cette sainte coutume : ils préféreraient manquer la messe, fût-elle dite par le pape en personne.

Au moment où le jugement suprême de l'Institut envoie à Rome les meilleurs élèves de nos écoles des beaux-arts, il n'est peut-être pas sans intérêt de les prémunir contre les mystifications dont leurs camarades de la villa Medici les rendront à coup sûr victimes.

A l'un des derniers envois de lauréats académiques, Messieurs les pensionnaires de France allèrent, selon l'usage, attendre leurs nouveaux camarades à *Ponte-Molle*, lieu consacré aux réceptions et aux adieux, c'est à dire aux rires

et aux larmes, invariablement accompagnés de nombreuses rasades de vin du pays, connu sous le nom d'*Orvielo*.

Les arrivants, comme tous les arrivants, accablèrent leurs camarades de questions hétéroclites sur les mœurs du pays, sur les usages intérieurs de l'Académie ; si l'on y vivait bien, si l'on y buvait frais, si l'on y flânait beaucoup, et enfin si le directeur était bienveillant pour les pensionnaires.

—Oh ! mes amis, dirent les anciens aux nouveaux, notre directeur se conduit avec nous comme un père ; il faudrait dire comme une mère, car il est aux petits soins pour ses fils en beaux-arts.

—Tant mieux, répliquèrent les nouveaux, nous nous promettons de l'aimer à l'idolâtrie, s'il est aussi bon que vous le dites.

Sur ce propos, les anciens et les nouveaux allèrent, bras dessus, bras dessous, à la villa Medici, en passant par le *Corso* et la place d'Espagne ; et comme il était l'heure de dîner, ils se rendirent, sans autre détour, au réfectoire, où ils trouvèrent un monsieur tout de noir habillé, dont la figure grave et douce à la fois attira leurs salutations les plus affectueuses.

—C'est notre directeur, dirent tout bas les anciens aux nouveaux !

On imagine sans peine toutes les cajoleries que firent les arrivants au dignitaire, sous la surveillance duquel ils allaient passer cinq ans. Seulement ils le trouvèrent un peu taciturne et trop indifférent pour la France, car il ne leur adressa pas une seule question sur ce pays pendant toute la durée du dîner.

Après le repas, le directeur s'éloigna en saluant gravement la joyeuse assemblée, qui saisit l'occasion pour se livrer à de bruyants ébats.

Le soir venu, on passa dans un vaste salon, où le directeur avait fait préparer des rafraîchissements qu'il se plut à offrir lui-même à ses pensionnaires, ce qui étonna un peu les arrivants ; mais les anciens firent cesser leurs étonnement en leurs disant que c'était un usage de l'hospitalière et courtoise Italie.

Tout se passa pour le mieux dans cette soirée, et nos récipiendaires s'allèrent livrer à un sommeil réparateur des fatigues du voyage. Mais, au point du jour, ils furent réveillés dans leurs cellules par une apparition qui troubla le peu d'idées que le sommeil leur avait laissées ; le directeur, vêtu d'une robe de chambre peu



splendide, venait, en marchant, sur la pointe des pieds, prendre leurs bottes et leurs habits; puis il les emportait furtivement et refermait la porte sans bruit.

A ce moment solennel, toutes les histoires de voleurs italiens, depuis la fondation de Rome jusqu'à *Fra-Diavolo*, leur revinrent à la mémoire, et, ne pouvant maîtriser leurs frayeur, les arrivants allèrent trouver les anciens pour se faire expliquer ce fait inoui.

Mais les anciens, d'un geste majestueusement comique, leur montrèrent, par une croisée donnant sur *la loge*, le directeur cillant des bottes avec un entrain, une verve dont on ne peut donner l'idée.

—Eh quoi! dirent les arrivants, notre direc-

teur porte la bonté jusqu'à cirer nos bottes? C'est vraiment pousser trop loin les choses!

—Oh! firent les anciens, il est plus complaisant que vous ne l'imaginez. Tenez, dit l'un d'eux en jetant un *bajacco* par la fenêtre, vous allez en voir la preuve: Fleury, cria-t-il d'une voix tonnante, va me chercher pour un *bajacco* de tabac.

Le prétendu directeur était simplement le domestique des pensionnaires.

NICOLO.

☞ La musique ne paraîtra que Jeudi prochain en huit pages.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir, les noms des souscripteurs, à percevoir, le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garnau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wolfréd Launière,	Saint-Michel.
	Georges Tanguay,	Saint-Gervais.
	Georges Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
	Cléopha Cimon, N. P.	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.

054

M 543

Canadiana

LE

# MUSICAL

PARTIE

MUSICALE.

Vol. I.]

[Nos. 19 et 20.



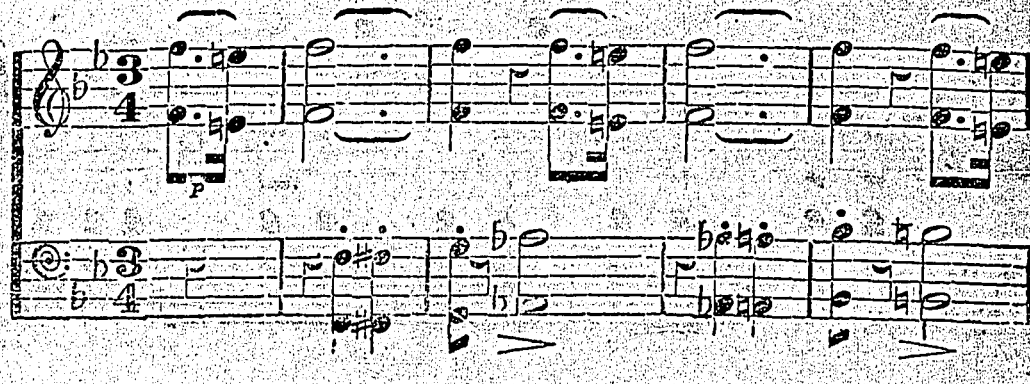
LES ROSES

Valse composée par  
JOHANN STRAUSS.

POUR LE PIANO.

Introduction.

ALLEGRO



The first system consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). The music features a melody in the upper staff and a bass line in the lower staff, with various note values and rests.

MAZURKA

VALSE.

N<sup>o</sup>. 1

The second system consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a 3/4 time signature. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a 4/4 time signature. The music features a melody in the upper staff and a bass line in the lower staff, with various note values and rests.

The third system consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). The music features a melody in the upper staff and a bass line in the lower staff, with various note values and rests.

The fourth system consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). The music features a melody in the upper staff and a bass line in the lower staff, with various note values and rests.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). The lower staff is in bass clef with the same key signature. The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. There are some markings above the treble staff, including a fermata and a 'tr' (trill) marking.

The second system of musical notation continues the piece with two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef, both with a one-flat key signature. The notation includes various rhythmic values and articulation marks such as slurs and accents.

The third system of musical notation also consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef, both with a one-flat key signature. The music shows a continuation of the melodic and harmonic material with some dynamic markings.

The fourth system of musical notation features two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef, both with a one-flat key signature. Above the first staff, there are two bracketed sections labeled "1ere fois" (first time) and "deuxieme fois" (second time), indicating first and second endings. The notation includes various musical symbols and rests.

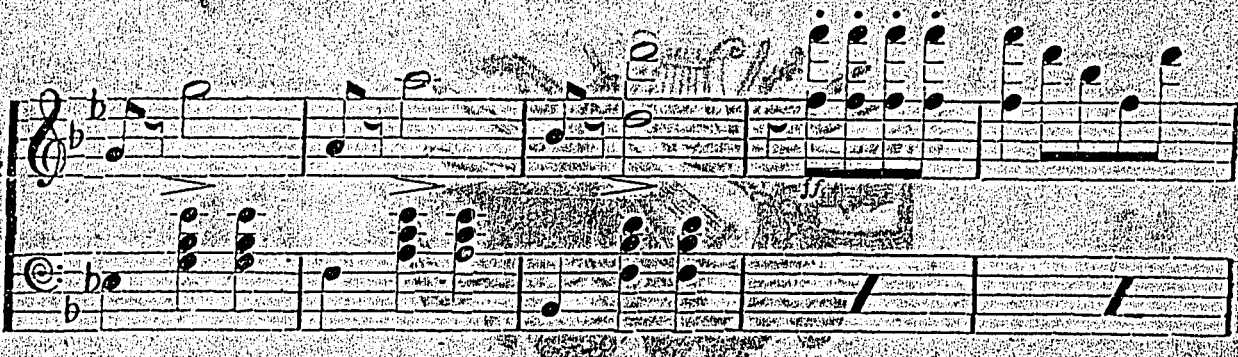
No. 2.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 4/4 time signature. It contains four measures of music, starting with a quarter rest followed by quarter notes G4, A4, Bb4, and C5. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, containing four measures of accompaniment with eighth and sixteenth notes.

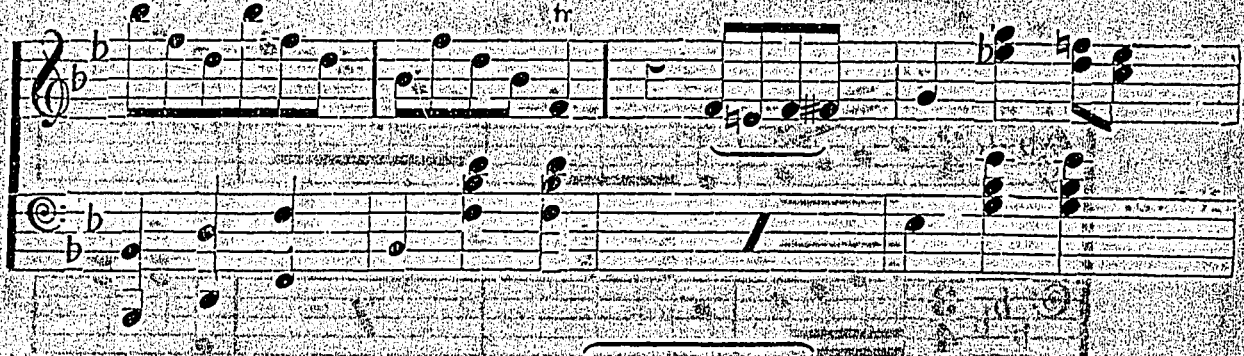
The second system continues the piece with two staves. The upper staff contains measures 5-8, featuring quarter notes and rests. The lower staff provides accompaniment with eighth notes and rests.

The third system contains two staves for measures 9-12. The upper staff includes a first ending bracket labeled "1ero. fois" (first time) over the final two measures. The lower staff continues the accompaniment.

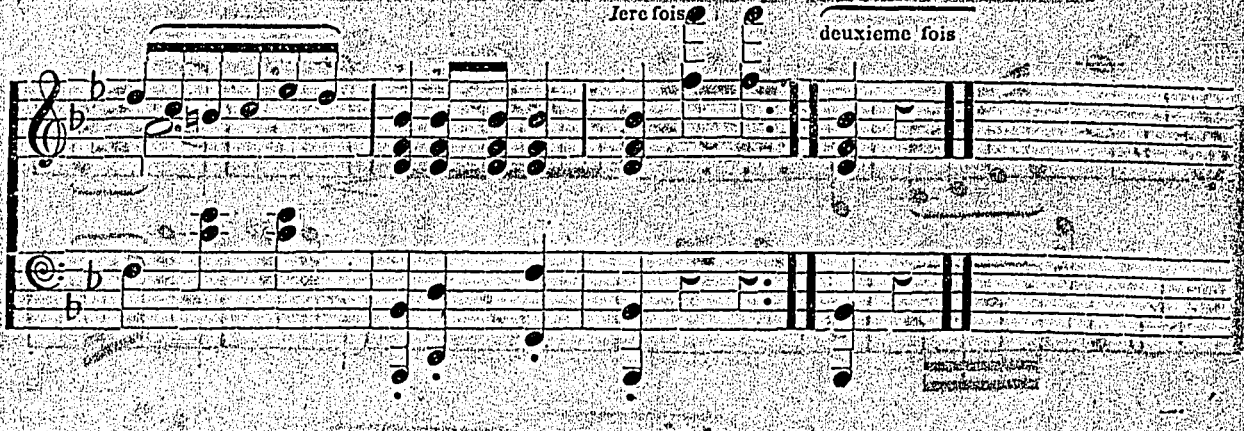
The fourth system contains two staves for measures 13-16. The upper staff begins with a second ending bracket labeled "deuxieme fois" (second time) over the first two measures. The lower staff continues the accompaniment. A dynamic marking of "FF" (fortissimo) is present in the first measure of the upper staff.



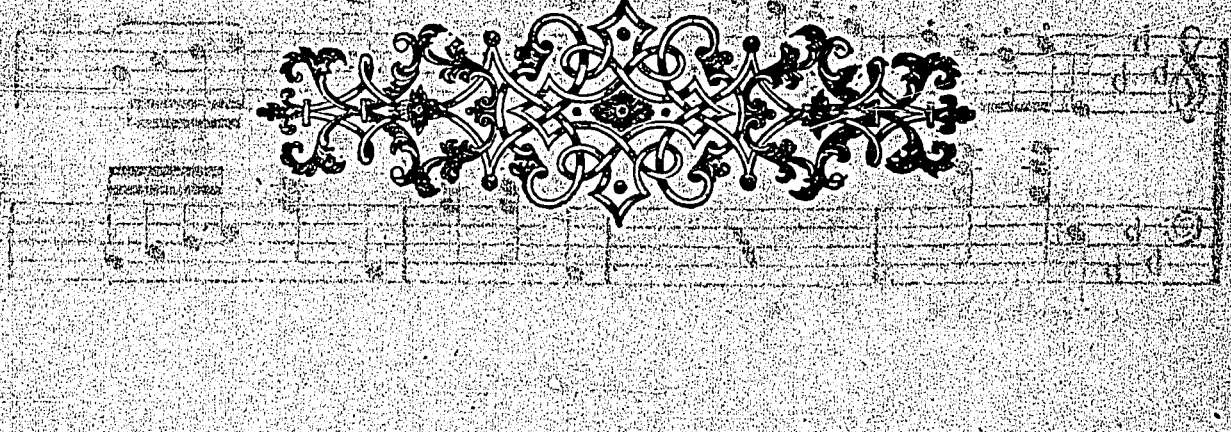
First system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (B-flat). The music consists of several measures of notes and rests.

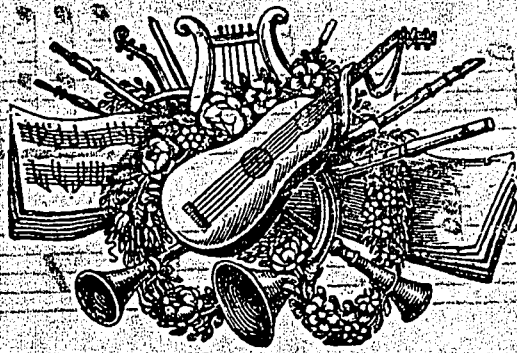


Second system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (B-flat). The music continues with notes and rests.



Third system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (B-flat). The system includes two repeated sections: "1ere fois" and "deuxieme fois".





N.º 3.

Musical notation for the first system, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of two flats (Bb, Eb) and a 3/4 time signature. It begins with a double bar line and a star symbol (\*). The bottom staff is in bass clef with the same key signature and time signature. The music consists of several measures of notes and rests.

allegretto

Capriccio

Musical notation for the second system, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of two flats (Bb, Eb) and a 3/4 time signature. The bottom staff is in bass clef with the same key signature and time signature. The music continues with various note values and rests.

Musical notation for the third system, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of two flats (Bb, Eb) and a 3/4 time signature. The bottom staff is in bass clef with the same key signature and time signature. The music concludes with a double bar line.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The lower staff is in bass clef with the same key signature. The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. A double bar line is present, followed by the word "Fine" written above the staff.

The second system of musical notation consists of two staves in the same key signature and clefs as the first system. It continues the melodic and bass lines, ending with a double bar line and a sharp sign (#) above the treble staff.

The third system of musical notation consists of two staves in the same key signature and clefs. The music continues with various note values and rests, ending with a double bar line.

The fourth system of musical notation consists of two staves in the same key signature and clefs. It includes the instruction "Rit. molto" above the treble staff. The system concludes with a double bar line.

Dal segno \* al Fine



VALESE.

No. 4.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a time signature of 3/4. It begins with a half note G4, followed by quarter notes A4, Bb4, and C5. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, starting with a half note G2, followed by quarter notes A2, Bb2, and C3. Both staves contain several measures of music with various note values and rests.

The second system of musical notation continues the piece. The upper staff (treble clef, Bb, 3/4) features a series of eighth notes: G4, A4, Bb4, C5, Bb4, A4, G4. The lower staff (bass clef, Bb, 3/4) provides accompaniment with quarter notes and rests.

The third system of musical notation shows further development of the melody. The upper staff (treble clef, Bb, 3/4) includes notes such as G4, A4, Bb4, C5, Bb4, A4, G4, and F4. The lower staff (bass clef, Bb, 3/4) continues with its accompaniment.

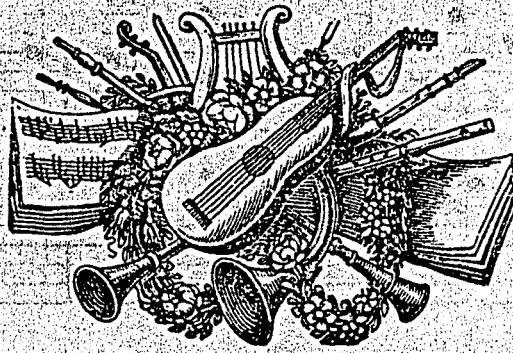
The fourth system of musical notation includes repeat signs and lyrics. The upper staff (treble clef, Bb, 3/4) has the lyrics "Iore fois" and "deuxieme fois" written above it. The lower staff (bass clef, Bb, 3/4) continues with its accompaniment. The system concludes with a final cadence.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a sharp sign (F#) in the fourth measure. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats, containing a bass line with eighth and sixteenth notes.

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. It features a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a sharp sign (F#) in the eighth measure. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats, containing a bass line with eighth and sixteenth notes.

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. It features a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a sharp sign (F#) in the fourth measure. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats, containing a bass line with eighth and sixteenth notes.

The fourth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. It features a melodic line with eighth and sixteenth notes, ending with a double bar line. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats, containing a bass line with eighth and sixteenth notes, also ending with a double bar line.



VALSE.

N<sup>o</sup>. 5.

The first system of musical notation for the waltz. It consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a 3/4 time signature. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature. The music begins with a treble clef and a key signature of two flats. The melody in the treble staff is primarily eighth and sixteenth notes, while the bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system of musical notation, continuing the waltz. It features the same two-staff structure as the first system. The treble staff continues the melodic line with various rhythmic patterns, and the bass staff continues the accompaniment. The key signature remains two flats and the time signature is 3/4.

The third and final system of musical notation for the waltz. It follows the same two-staff format. The melody in the treble staff concludes with a final note, and the bass staff provides the final accompaniment. The key signature of two flats and the 3/4 time signature are maintained throughout.

First system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats. The music consists of several measures of notes and rests, ending with a double bar line.

Second system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats. A dynamic marking 'p' (piano) is present in the second measure of the upper staff. The system ends with a double bar line.

Third system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats. The music continues with notes and rests across several measures, ending with a double bar line.

Fourth system of musical notation. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats. The lower staff is in bass clef with a key signature of two flats. The system concludes with a double bar line.

1<sup>re</sup> fois      deuxieme fois

**CODA.**

8va loco

System 1: Treble and Bass staves. Treble clef, key signature of one flat (B-flat). The system contains two measures of music. The first measure features a melodic line in the treble with a downward slant and a fermata over the final note, and a bass line with chords. The second measure continues the melodic line with a fermata and the bass line. A dynamic marking of *8va* is placed above the first measure, and *loco* is placed above the second measure.

System 2: Treble and Bass staves. Treble clef, key signature of one flat. The system contains two measures. The first measure has a melodic line in the treble and a bass line with chords. The second measure continues the melodic line and bass line. A dynamic marking of *V* is placed above the second measure.

System 3: Treble and Bass staves. Treble clef, key signature of one flat. The system contains two measures. The first measure has a melodic line in the treble and a bass line with chords. The second measure continues the melodic line and bass line. A dynamic marking of *p* is placed below the first measure.

System 4: Treble and Bass staves. Treble clef, key signature of one flat. The system contains two measures. The first measure has a melodic line in the treble and a bass line with chords. The second measure continues the melodic line and bass line. A dynamic marking of *f* is placed below the first measure.

1ere fois

Musical score for the first system, featuring a vocal line and a piano accompaniment line. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is common time (C). The vocal line includes the instruction "1ere fois" and the piano part includes "p" and "mf" markings.

deuxieme fois

Musical score for the second system, featuring a vocal line and a piano accompaniment line. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is common time (C). The vocal line includes the instruction "deuxieme fois" and the piano part includes "ff" markings.

Musical score for the third system, featuring a vocal line and a piano accompaniment line. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is common time (C). The piano part includes "p" and "mf" markings.

Musical score for the fourth system, featuring a vocal line and a piano accompaniment line. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is common time (C). The piano part includes "p" and "mf" markings.

First system of musical notation. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. Both staves are in the key of B-flat major (one flat). The music features a series of chords and melodic lines. The treble staff has a melodic line with some grace notes. The bass staff provides harmonic support with chords.

Second system of musical notation. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. Both staves are in the key of B-flat major. The treble staff contains a melodic line with a trill (tr) and a dynamic marking of *p*. The bass staff contains chords. A diagonal line is drawn through the first two measures of the treble staff.

Third system of musical notation. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. Both staves are in the key of B-flat major. The treble staff features a trill (tr) and a dynamic marking of *p*. The bass staff contains chords. A diagonal line is drawn through the first two measures of the bass staff.

Fourth system of musical notation. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. Both staves are in the key of B-flat major. The treble staff features a trill (tr) and a dynamic marking of *p*. The bass staff contains chords. A diagonal line is drawn through the first two measures of the bass staff.



The first system of music features a treble clef staff with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C). The melody begins with a half rest, followed by a quarter note Bb, a quarter note A, and a quarter note G. The bass clef staff provides a harmonic accompaniment with a series of chords: Bb2, A2, G2, and F2.

The second system continues the melody in the treble clef with a sequence of quarter notes: F, E, D, C, Bb, A, G, F. The bass clef staff continues with chords: E2, D2, C2, Bb1, A1, G1, F1, and E1.

The third system shows the melody in the treble clef with quarter notes: D, C, Bb, A, G, F, E, D. The bass clef staff continues with chords: D2, C2, Bb1, A1, G1, F1, E1, and D1.

The fourth system concludes the piece. The treble clef staff features a sequence of quarter notes: C, Bb, A, G, F, E, D, C, followed by a double bar line and a final quarter note C. The bass clef staff continues with chords: C2, Bb1, A1, G1, F1, E1, D1, C1, and ends with a final chord C1.



Vol. 1.]

[No. 23.]

# SERENADE DE L'AMANT JALOUX.

*Musique de Grétry.*

Accompagnement  
de Grétry.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/8 time signature. It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with eighth and sixteenth notes.

The second system of musical notation also consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat and a 3/8 time signature, continuing the melodic line from the first system. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, continuing the harmonic accompaniment.

Tan- dis que tout som- meil- le dans l'ombre de la nuit

l'amour qui me con- duit l'amour qui tou jours veil- le

me dit tout bas viens suis mes pas où la beau-

té t'ap-pel- le Voi- ci l'ins- tant du ren- - - dez-

vous, pro- fi- te d'un mo- ment si doux, moi pour é- - car- ter

les ja- - loux, je fe- - rai sen- ti-

nel - - - - le

II

De l'amant le plus tendre,  
 Ah ! couronnez l'espoir ;  
 S'il ne peut pas vous voir,  
 Q'il puisse vous entedre !  
 Un mot de vous,  
 Un mot bien doux

Doit confirmer encore  
 Cet espoir heureux et flatteur  
 Qui ce matin comblait mon cœur  
 Et d'où dépend tout mon bonheur,  
 Charmante Léonore.



### FLEUR D'ITALIE.


*Chansonnette.*

Paroles de A. GOURDIN.—Musique de T. LABARRE.

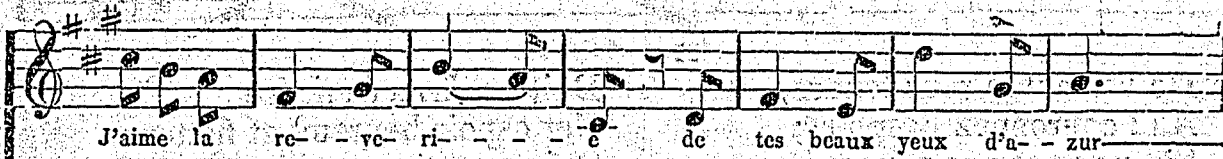
Mouvement de valse.

GUITARE.


J'aime ton



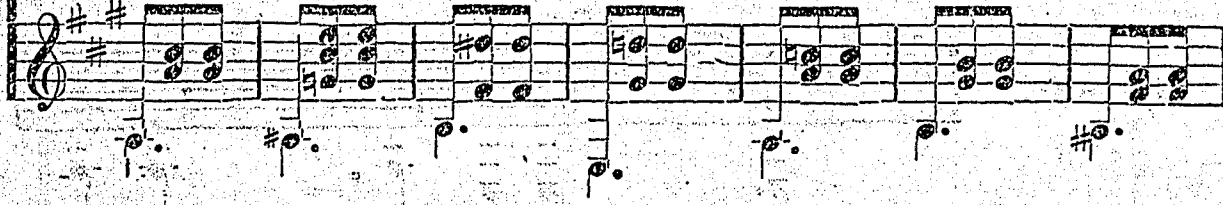
front Ma-ri- - - e ton front cal- - me et si pur

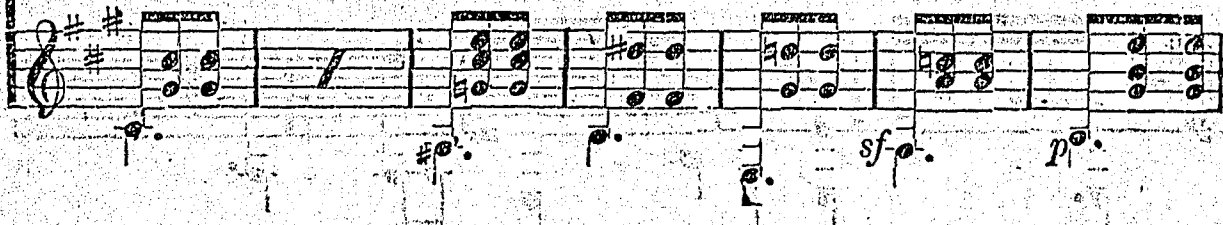
J'aime la re- - ve- ri- - - e de tes beaux yeux d'a- - zur




Quand ton re- - gard s'a- - bais- - - se en ca res- - sant le




mien- - - avec plus de vi- - tes- - - se mon cœur bat









## II.

Ah quand je vois, Marie,  
 Comme un reflet heureux  
 Sur ta lèvre jolie,  
 Ton sourire amoureux.  
 J'appelle et je désire  
 L'ivresse d'un baiser ;  
 Mais ton charmant sourire  
 J'ai peur de l'effacer  
 Oui j'ai peur de l'effacer (bis)  
 Fleur d'Italie,  
 Ainsi Marie,  
 Ah ! souris-moi (bis) toujours !  
 Fleur d'Italie,  
 O mes amours !  
 Ainsi (souriez-moi toujours !) (bis)

## III.

J'aime ta voix si tendre,  
 Tes mots harmonieux ;  
 Alors je crois entendre  
 Les doux concerts des cieux.  
 Quand tu parles, mon âme  
 Tressaille de bonheur ;  
 D'une plus douce flamme  
 Je sens brûler mon cœur,  
 Oui, je sens brûler mon cœur (bis)  
 Fleur d'Italie,  
 Ainsi, Marie,  
 Ah ! parle moi (bis) toujours  
 Fleur d'Italie,  
 O mes amours !  
 Ainsi (parlez, parlez toujours) (bis)

PLAMONDON et C<sup>ie</sup>., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du M<sup>énestrel</sup>